

EAF 2023 – LECTURE CURSIVE SEQUENCE 4, Poésie. Avec *Les Fleurs du mal* de Baudelaire : Jean-Claude Grumberg, *La Plus Précieuse des marchandises*, 2019, ou comment transformer le récit horrible de la Shoah en histoire de don et de sacrifice par amour. Comment trouver des mots qui fassent renaître des émotions individuelles et de l'espoir au milieu de la tragédie collective.

**Résumé** — Ce conte raconte, de façon métaphorique, l'histoire des trains qui conduisent les juifs déportés depuis le camp français de Drancy, jusqu'au camp d'extermination d'Auschwitz, en territoire polonais annexé. Le conte reprend, en l'inversant, le conte du *Petit Poucet* de Charles Perrault (1697). Dans *Le Petit Poucet*, une famille de bûcherons est tellement pauvre qu'elle doit abandonner ses six garçons. Le plus jeune sauve ses frères par son intelligence, après un séjour terrifiant chez les ogres. Dans *La plus précieuse des marchandises*, la pauvre bûcheronne n'a pas d'enfants, et en rêve, mais c'est l'antisémitisme de son mari bûcheron qui va presque conduire à l'abandon de l'enfant. Dans le conte de Grumberg, l'ogre est un survivant du nazisme et du stalinisme, caché dans la forêt, et il donne sa vie pour l'enfant. Pendant la Seconde Guerre Mondiale, la pauvre bûcheronne voit passer un train dans la forêt, jour après jour, et, elle qui est si pauvre qu'elle manque de tout, se persuade que ce train est chargé de précieuses marchandises. Elle se met à rêver que quelqu'un, depuis le train, va lui lancer un cadeau, et cela devient un rituel pour elle de se trouver au bord des voies quand passe le train. A l'intérieur du train, un père juif voit sa femme et ses deux jumeaux, une fille et un garçon, en train d'agoniser, il voit l'ombre au bord des voies, et il décide, en un éclair, d'essayer de sauver ses enfants. Sans savoir lequel il attrape, il lance l'enfant par la petite lucarne du train, après l'avoir enveloppé dans un somptueux châle de prière. La bûcheronne reçoit le cadeau, celui qu'elle n'espérait pas. L'enfant est presque mort de faim, elle-même n'a rien à lui donner, mais l'amour fait des miracles, elle travaille encore plus dur, protège l'enfant de tous, y compris de son mari, qui a compris qui était cet enfant. Le pauvre bûcheron découvre que l'enfant « sans-cœur » (surnom antisémite des Juifs) a un cœur qui bat comme le sien. Il protège son enfant d'une attaque mortelle initiée par ses collègues de travail, Quand la milice se présente pour arrêter l'enfant, le père adoptif se sacrifie pour elle, et massacre les miliciens à coups de hache, tandis que mère et enfant réussissent à s'enfuir. Une chèvre merveilleuse, cachée dans la forêt par l'homme à la tête cassée, allaite l'enfant, telle la chèvre Amalthée qui nourrit Zeus dans l'Antiquité. Le propriétaire de la chèvre aussi donne sa vie pour l'enfant, juste avant que le nazisme s'écroule et que les camps soient libérés. La mère biologique de l'enfant est morte au camp, le père a survécu, retrouve l'enfant, solaire, à côté de la vieille et de la chèvre, et décide de ne pas perturber sa vie. L'enfant devient pionnière, sa photo est dans le journal.

### **Extrait, le début...**

1. Il était une fois, dans un grand bois, une pauvre bûcheronne et un pauvre bûcheron.

Non non non non, rassurez-vous, ce n'est pas *Le Petit Poucet* ! Pas du tout. Moi-même, tout comme vous, je déteste cette histoire ridicule. Où et quand a-t-on vu des parents abandonner leurs enfants faute de pouvoir les nourrir ? Allons...

Dans ce grand bois donc, régnaient grande faim et grand froid. Surtout en hiver. En été une chaleur accablante s'abattait sur ce bois et chassait le grand froid. La faim, elle, par contre, était constante, surtout en ces temps où sévissait, autour de ce bois, la guerre mondiale.

La guerre mondiale, oui oui oui oui oui.

Pauvre bûcheron, requis à des travaux d'intérêt public - au seul bénéfice des vainqueurs occupant villes, villages, champs et forêts -, c'était donc pauvre bûcheronne qui, de l'aube au crépuscule, arpentait son bois dans l'espoir souvent déçu de pourvoir aux besoins de son maigre foyer.

Fort heureusement - à quelque chose malheur est bon - pauvre bûcheron et pauvre bûcheronne n'avaient pas, eux, d'enfants à nourrir.

Le pauvre bûcheron remerciait le ciel tous les jours de cette grâce. Pauvre bûcheronne s'en lamentait, elle, en secret.

Elle n'avait pas d'enfant à nourrir certes, mais pas non plus d'enfant à chérir.

Elle priait donc le ciel, les dieux, le vent, la pluie, les arbres, le soleil même quand ses rayons perçaient le feuillage illuminant son sous-bois d'une transparence féerique. Elle suppliait ainsi toutes les puissances du ciel et de la nature de bien vouloir lui accorder enfin la grâce de la venue d'un enfant.

Peu à peu, l'âge venant, elle comprit que les puissances célestes, terrestres et féeriques s'étaient toutes liguées avec son bûcheron de mari pour la priver d'enfant.

Elle pria donc désormais pour que cessent au moins le froid et la faim dont elle souffrait du soir au matin, la nuit comme le jour.

Pauvre bûcheron se levait avant l'aube afin de donner tout son temps et toutes ses forces de travail à la construction de bâtiments militaires d'intérêt général et même caporal.

La pauvre bûcheronne, qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il règne cette chaleur suffocante dont je vous ai déjà parlé, cette pauvre bûcheronne donc, arpentait son bois en tous sens [...].

## **Épilogue**

Voilà, vous savez tout. Pardon ? Encore une question ? Vous voulez savoir si c'est une histoire vraie ? Une histoire vraie ? Bien sûr que non, pas du tout. Il n'y eut pas de trains de marchandises traversant les continents en guerre afin de livrer d'urgence leurs marchandises, ô combien périssables. Ni de camp de regroupement, d'internement, de concentration, ou même d'extermination. Ni de familles dispersées en fumée au terme de leur dernier voyage. Ni de cheveux tondus récupérés, emballés puis expédiés. Ni le feu, ni la cendre, ni les larmes. Rien, rien de tout cela n'est arrivé, rien de tout cela n'est vrai. Pas plus que ne le sont pauvre bûcheronne et son pauvre bûcheron, pas plus que les sans-cœur et les chasseurs de sans-cœur. Rien, rien de tout cela n'est vrai. Ni la libération des villes et des champs, des bois et des camps, qui n'existaient pas. Ni les années qui suivirent cette libération. Ni la douleur des pères et mères cherchant leurs enfants disparus. Ni même les châles de prière frangés et brodés d'or et d'argent. Ni l'homme à la chèvre et à la tête cabossée, ni l'homme coiffé - Dieu merci si toutefois il existe ! -, ni l'homme coiffé d'une taupe éventrée et retournée en guise de chapeau. Rien, rien de tout cela n'est vrai. Ni la hache du pauvre bûcheron, la hache qui coupa la taupe en deux avant d'écrabouiller les deux misérables miliciens chasseurs de sans-cœur.

Rien, rien n'est vrai.

La seule chose vraie, vraiment vraie, ou qui mérite de l'être dans cette histoire, car il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans une histoire sinon à quoi bon se décarcasser à la raconter, la seule chose vraie, vraiment vraie donc, c'est qu'une petite fille, qui n'existait pas, fut jetée de la lucarne d'un train de marchandises, par amour et par désespoir, fut jetée d'un train, enveloppée d'un châle de prière frangé et brodé d'or et d'argent, châle de prière qui n'existait pas, fut jetée dans la neige aux pieds d'une pauvre bûcheronne sans enfant à chérir, et que cette pauvre bûcheronne, qui n'existait pas, l'a ramassée, nourrie, chérie, et aimée plus que tout. Plus que sa vie même. Voilà.

Voilà la seule chose qui mérite d'exister dans les histoires comme dans la vie vraie. L'amour, l'amour offert aux enfants, aux siens comme à ceux des autres. L'amour qui fait que, malgré tout ce qui existe, et tout ce qui n'existe pas, l'amour qui fait que la vie continue.

Appendice pour amateurs d'histoires vraies Le convoi numéro 45 partit de Drancy le 11 novembre 1942 avec à son bord sept cent soixante-dix-huit hommes, femmes et enfants, dont un grand nombre de vieillards et d'invalides, parmi lesquels figurait l'aveugle Naphtali Grumberg, grand-père de l'auteur.

Deux rescapés en 1945.

Le convoi 49 partit le 2 mars 1943 transportant un millier de juifs dont le père de l'auteur, Zacharie Grumberg, ainsi que Silvia Menkès, née le 4 mars 1942, gazée le 4 mars 1943, jour anniversaire de sa naissance.

En 1945 six survivants dont deux femmes.

*Le Mémorial de la déportation des juifs de France* établi par Serge Klarsfeld d'après les listes alphabétiques des juifs déportés de France, qui fait office pour nombre d'entre nous, enfants de déportés, de caveau de famille, ouvrage d'où je tire ces histoires vraies, précise qu'Abraham et Chaïga Wizenfeld, ainsi que leurs jumeaux Jeanine et Fernand, nés à Paris Xe le 9 novembre 1943, quittèrent Drancy le 7 décembre de cette même année, soit vingt-huit jours après leur naissance. Convoi numéro 64.